

LA CRISE SUICIDAIRE DE L'ADOLESCENT, UN APPEL À LA VIE

Ce titre ne se veut pas un titre paradoxal, ni un jeu de mot de psy; il n'indique pas plus qu'il s'agirait d'un chantage, d'un "cinéma", qu'ils ne "veulent pas mourir" ...

Dans ces rapports à la mort, l'adolescent parle de la vie, de sa vie.

Il veut vivre et pense n'avoir pas d'autre moyen que de se confronter à la mort.

Je parle ici de crise suicidaire au sens global, qu'il s'agisse d'équivalent suicidaire, d'idées suicidaires, de tentatives de suicide ou de suicide réalisé. Dans cet exposé, j'aborderai un seul aspect des difficultés rencontrées par le jeune, à savoir l'intégration socioprofessionnelle, prise comme paradigme de ses rapports au monde, là où l'adolescent peut se trouver confronté au jeu de la vie et de la mort; je crois donc que cet exemple sera transposable mais, dans un premier temps, je vous propose de "planter le décor", de remonter dans le temps et de voir, brièvement, d'où vient ce grand adolescent.

L'adolescence est limitée dans le temps par la puberté au départ, par l'intégration professionnelle à l'arrivée. Le début est donc scandé par des événements biologiques et la fin par des événements sociaux. Comme le dit DEJOURS "c'est un défi physiologique d'abord, un défi social ensuite".

Le grand adolescent se confronte à la question de l'intégration sociale par la rencontre entre une personnalité qui a sa dynamique propre et un champ social qui a aussi sa dynamique propre, voire sa pesanteur. C'est sans doute vrai pour tous les adultes engagés dans la vie sociale mais la particularité ici c'est que, contrairement à l'adulte, il ne s'agit pas de ce que l'on pourrait appeler "une rencontre à armes égales" parce qu'il y a une interaction supplémentaire : le grand adolescent doit encore puiser des choses dans le champ social, il doit encore puiser les éléments du parachèvement de sa personnalité. Il ne s'agit donc pas, comme pour l'adulte, de faire sa place mais d'abord de trouver de quoi terminer son processus de maturation.

L'adolescent se constitue d'abord dans une interaction plus ou moins conflictuelle avec la famille, la "famille nucléaire" puis avec son groupe d'âge, ses pairs. Il devient ensuite un adulte dans cette rencontre cruciale avec le champ social et singulièrement la vie professionnelle. C'est une vérité commune de dire que si l'on considère deux jeunes de 23 ans, l'un qui est encore étudiant et l'autre qui travaille depuis l'âge de 16 ans, quel que soit le niveau intellectuel de l'un ou de l'autre, on constatera souvent une maturité différente, plus grande pour celui qui est depuis plusieurs années dans le champ professionnel.

Alors, quelle réponse la société fournit-elle à cette demande d'intégration du grand adolescent ?

D'abord les études qui sont de plus en plus longues et amènent un report de cette question. Pour les plus jeunes, le report de la scolarité obligatoire déplace la question de l'intégration professionnelle, mais aussi les surspécialisations nécessaires pour arriver actuellement à trouver une place. On observe donc un déplacement dans le temps de cette intégration et, de ce fait, un hiatus de plus en plus grand entre la maturité physiologique "précoce" et la maturité sociale, reportée.

Autre réponse sociale, c'est bien sûr le **non-emploi**. C'est alors la frustration par nonaccès avec une relative exclusion sociale. Je dis "relative exclusion sociale" parce qu'évidemment notre société banalise progressivement cette situation. Être chômeur à 20 ans n'est plus vraiment un stigmate social et il y a ainsi une espèce de "protection sociale" qui se crée par le groupe.

Pourtant dans un constat proposé par Michel BORN dans une étude sur les délinquants, nous voyons que les jeunes attribuent une valeur particulièrement importante au travail. En effet, si on additionne les "énormément d'importance" et les "beaucoup d'importance", on arrive à presque 95 % d'attributions positives et cela même avant l'argent. Et autre élément intéressant, ces jeunes prêtent à leurs parents le même souci. La réalité qui les attend est bien entendu différente.

Je voudrais, dans un premier temps, vous proposer de réfléchir à une étude anglaise de psychologie sociale qui peut servir de base à notre réflexion, même s'il s'agit d'aspects plus épidémiologiques. En théorie, si l'on se rappelle le principe selon lequel on cherche d'autant plus quelque chose qu'on croit qu'on a des chances de l'obtenir et que l'on cherche d'autant plus

ce quelque chose que celui-ci est attractif, en appliquant cela au travail, selon l'étude de M. BORN, le travail représente pour les jeunes une valeur attractive qui détermine certainement une motivation à le rechercher, mais la question reste de savoir si le jeune croit qu'il peut l'obtenir; et cela se pose d'autant plus qu'à la fin des études, ce jeune va se trouver dans une période de non-emploi de plus en plus longue. Et c'est en fait ce que montrent les auteurs en Angleterre où la situation économique est particulièrement difficile. Ils constatent que plus la période de non-emploi se prolonge et moins le jeune a effectivement d'espoir de trouver du travail, moins il va adopter des attitudes de recherche de ce travail; il va finalement se désintéresser d'une attitude active alors que la valeur attractive du travail reste intacte.

On va donc là se constituer une sorte de distorsion entre, d'une part, un espoir déçu et un comportement de recherche active qui s'effondre et, d'autre part, le maintien des qualités de ce qu'on recherchait au départ. Dans ce contexte, ces jeunes décrivent des troubles dès le début de la période de non-emploi. C'est ce que les Anglo-Saxons appellent le "distress", ce qui signifie "désarroi moral", sorte de malaise psychique moral, que l'on trouve de manière beaucoup moins importante ou significativement différente chez ceux qui travaillent. De plus, ceux qui valorisent le plus le travail sans en avoir sont ceux qui vont le plus mal, ce qui n'est pas une surprise en terme de frustration : plus on est motivé à obtenir quelque chose, plus on sera frustré si on ne l'obtient pas.

Ces auteurs ont également étudié ce que ces jeunes essayent de trouver autour d'eux pour les aider dans ce qu'il est convenu d'appeler le support social. On pourrait penser qu'ils vont rechercher le support affectif, émotionnel par rapport à la situation. En fait, ce que ces jeunes recherchent, c'est du support "technique", plus précisément là où on leur donne de l'argent et où on leur renseigne des choses intéressantes à faire, mais pas dans un contexte de travail (la recherche d'un travail n'apparaît que très peu au niveau de ce qu'ils attendent de leur entourage) mais plutôt pour une occupation, pour meubler le vide devant lequel ils se trouvent. Par ailleurs, le groupe des pairs les protège, semble-t-il, plus ou moins (selon l'intensité, la fidélité de ce groupe) de la dépression, de la rumination sur le chômage.

Pour terminer avec cette note épidémiologique, dans un récent congrès sur le suicide, un intervenant a montré qu'en effet la forte

augmentation actuelle du suicide des jeunes était liée à toute une série de facteurs dont certains liés à la crise, comme l'augmentation du chômage, mais aussi à la dégradation du tissu social et notamment de la famille. Dans beaucoup de familles actuelles, en effet, un autre membre, le père, souvent est lui-même au chômage, si bien qu'il y a une sorte d'amplification du phénomène et que, parallèlement à cette destruction du tissu social, on assiste parfois à l'éclatement de cette "famille nucléaire". Dès lors, le jeune se trouve confronté à l'affaiblissement voire à la disparition de ses capacités d'identification dans la famille, dans le processus familial, et cela à un moment où il a tellement besoin de parachever sa structuration personnelle au contact de la structure sociale qui, donc, s'avère défaillante.

Nous revoici à la problématique individuelle, c'est-à-dire à ce combat que notre grand adolescent va devoir mener dans le champ social pour y puiser les "galons" de maturité qui lui manquent encore. *Quel combat, celui de la "normalité"?* Les exigences de normalité sont énormes et certains parlent même de "normopathie", c'est-à-dire cette pathologie du normal où le jeune adopte (l'adulte aussi d'ailleurs) un comportement hyper normal, hyper efficient au point de vue social avec une simplicité des comportements et des affects, qui est en fait une simplification, un appauvrissement de la vie psychique; ce que d'autres appellent le "fonctionnement opératoire" lorsqu'il y a un agir permanent au détriment de la vie de rêverie, de la vie fantasmatique avec, pour conséquence, une fréquente fragilité somatique. Pour la société, il y a finalement une normalité qu'on pourrait dire basée sur le manque, sur un certain clivage de la personnalité, sur un certain évitement. Evitement de quoi ?

J'ai évoqué tout à l'heure ce défi physiologique de l'adolescence qu'est la maturation sexuelle au sens physique. Certainement, le grand adolescent est mature au point de vue physique, sexuel. Mais sur le plan de la sexualité psychologique, de la libido, de la polarité libidinale de son comportement, qu'en advient-il dans sa construction sociale ?

Dans la perspective indiquée tout à l'heure, on observe un conflit entre cette valeur attribuée au travail et, d'autre part, sa valeur propre quand on n'obtient pas ce à quoi on attache de l'importance. Il s'agit alors d'une problématique à dimension narcissique, en terme de préoccupation centrée sur soi, sur le sentiment de sa valeur ou de sa non-valeur, sur la qualité ou non de l'image que la société

renvoie de soi. Or la construction sociale, singulièrement dans une situation de crise, de conflit, de lutte pour trouver et garder une place dans le champ social pose un problème aigu à ce narcissisme. Parlons-en pour les 3 exemples : l'étudiant sait qu'il rame pour peut-être s'inscrire au Forem avec son diplôme; celui qui a un boulot sait que ce sont les derniers entrés qui sont virés les premiers et, quant au chômeur, à l'évidence la dimension de frustration et d'exclusion par nonaccès se pose également en termes de narcissisme.

Et la sexualité dans tout cela ? Cette polarité libidinale ?

La sexualité psychique, harmonieuse suppose l'instauration d'un certain vécu relationnel équilibré. *Mais comment accéder à cet équilibre relationnel avec un autre quand le narcissisme est vacillant ?* Pour aller vers l'autre, il faut être solide sur ses deux jambes.

Du fait de la crise sociale au sens large, c'est-à-dire non seulement la problématique de l'emploi mais également la problématique plus sociologique de l'éclatement de la famille et de la destruction du tissu social, les problèmes rencontrés par l'adolescent dans l'élaboration de sa personnalité sociale ont finalement un impact direct non négligeable sur l'élaboration, sur la maturation de son corps pulsionnel, de son corps sexuel, de sa libido.

Restons au corps. *Qu'est-ce que le suicide ou la tentative de suicide sinon, d'une certaine manière, l'attaque du corps ?* Et singulièrement de ce corps pulsionnel, dans cette tension psychique et physiologique. Les cachets pour dormir, le soulagement du sang qui s'écoule après une section de veine mais aussi les équivalents suicidaires où les attaques du corps se font sans doute de manière plus indirecte mais bien réelle, avec notamment le processus de somatisation, certaines recherches de comportement limite (au sens de limite du danger, la mort comme éventualité, et sous cet angle précis, certains comportements toxicomaniaques).

Il s'agit donc pour ce grand adolescent de trouver une solution à ce conflit intolérable, à cette tension qu'il ne peut satisfaire, à cette pulsionnalité énorme à cet âge qu'il ressent dans son corps alors qu'il doit se battre contre l'image peu valorisée, peu valorisante que la société lui renvoie.

Comment apaiser ce feu pulsionnel qu'il se sent prêt physiquement à utiliser (n'oublions pas qu'il est mature physiquement) ? Alors,

pour les "meilleurs", la société de rentabilité offre une certaine "sublimation" c'est-à-dire finalement un détournement de toute cette énergie pulsionnelle et sexualisée vers le travail, vers la réalisation de soi dans le travail au prix de l'appauvrissement du reste de la vie psychique; et cela dans le contexte assez caricatural où l'on peut revendiquer une sorte de pseudo-virilité avec cette imagerie d'Epinal sur la combativité, sur l'agressivité, sur les rapports de domination, sur l'élimination des autres.

Et les autres justement ? Pour apaiser ce corps pulsionnel, pour composer avec lui, puisque la société ne fournit pas de réponse satisfaisante, les issues pathologiques sont ouvertes, sont des issues possibles. Le suicide accompli est évidemment l'apaisement radical de ce corps pulsionnel, et par les traces qu'il laisse chez ceux qui restent, il signe finalement la révolte agressive, l'absolu de l'incompréhension et de la non-communication avec cette société et il soulage la pulsionnalité dans une sorte d'ultime explosion. La tentative de suicide, toujours sous cet angle pulsionnel, est un peu différente (comme certains équivalents suicidaires) parce qu'il s'agit alors de frôler la mort, de s'y confronter et de se battre avec elle. On évoque souvent l'aspect de rite et d'initiation : puisque la société ne me donne pas le moyen de devenir adulte en traitant avec elle, je vais me battre tout seul, je vais donc, par cet espèce de combat avec la mort,

essayer d'en sortir grandi. A l'opposé, on peut retrouver tantôt l'aspect régressif du maternel post-suicidaire qui permet en fait d'oublier pour un temps ce conflit de grand, ce combat où je suis encore trop petit pour avoir ma place, tantôt l'aspect agressif (moindre que dans le suicide accompli) comme un cri de révolte contre une société qui m'exclut.

Puisque cette société en crise, cette société exigeante, ne me reconnaît pas, que j'ai du mal à y trouver de la valeur, je vais m'occuper de moi (on ne pense pas cela évidemment, en tout pas consciemment !). Toute cette énergie qui ne trouve pas de fonctionnement extérieur normal va en quelque sorte se déverser, se vider à l'intérieur du corps en créant un dysfonctionnement interne psychique et physique. Dysfonctionnement parce qu'en fait le corps n'est pas fait pour utiliser l'énergie à vocation externe. on devient donc "malade", perturbé, perturbant. Mais ça continue ... Si je suis malade, en fait j'ai une place, la société reconnaît le malade. Le malade a une place dans la société : on le plaint, on le soigne, on le palpe, on l'examine ... (le célèbre lavage gastrique par exemple). Et voilà que cette société, de par ses exigences, parce qu'elle-même est malade, cette société qui m'ignorait parce qu'elle me demandait plus que je ne pouvais en donner, peut-être qu'elle me reconnaîtra enfin.

En conclusion, la société, peut-être par sa maladie à elle, peut bloquer le grand adolescent dans son ultime développement qui est sa construction sociale. Elle le frustré narcissiquement et, ce faisant, elle laisse inassouviées ses potentialités de relation, son corps pulsionnel, son corps sexuel, à l'âge précisément où les pulsions sont maximales où ses potentialités physiques, psychiques sont maximales.

Alors la question se pose pour lui : comment faire pour apaiser ce feu ? Et c'est le choix des issues où la tentative de suicide est, effectivement, comme une "issue possible", un appel à la vie.

Docteur A. MALCHAIR
Psychiatre - C.S.M. Psycho-J
rue Hors-Château, 59 - 4000 Liège